

—J'avoue, dit le duc, que votre toile d'araignées est ourdie avec habileté.

—Et sir Richard s'y prendra, qu'il le veuille ou non. Vous me demandez comment je réussirai. Par la persévérance. Elle nous a servi en d'autres occasions, elle nous servira encore.

Le duc, craignant que la conversation ne prit tout à coup un autre cours, se leva.

—Je n'ai qu'un mot à ajouter, monsieur le duc, fit Pablo. Juan Antonio a décidé la senorita à charger Horace de faire son portrait. Cela entrera dans nos combinaisons. Vous avez ainsi pu visiter l'atelier du peintre. Le hasard vous a fait tomber sous les yeux l'esquisse qui nous a révélé la présence de sir Richard à Madrid. C'est le point de départ de ma stratégie; et sans ce point de départ nous aurions peut-être été surpris quand nous nous croyions en pleine sécurité. Ce service de Juan Antonio mérite une récompense, si vous voulez l'encourager à nous en rendre d'autres.

—Soit, dit le duc lassé; cette récompense, quelle est-elle? je l'accorde.

—Elle est ou doit être de deux espèces, monsieur le duc. J'ai dit que ce qui manque à Juan Antonio pour faire figure dans le monde, c'est une haute position. Vous allez être ministre de la reine, probablement président du conseil. Il vous sera facile de nommer Juan Antonio gouverneur de Madrid.

Le duc se recula et sans pouvoir réprimer une exclamation ironique :

—Gouverneur de Madrid! s'écria-t-il. Un obscur commis de bureau qui n'a pas huit mille réaux de traitement!

—Mais qui a les mains assez larges pour recevoir huit mille onces d'or. D'ailleurs, en Espagne, la bascule politique a de tels soubresauts, que rien ne saurait étonner, en fait d'avancement, dans un pays où il suffit d'être garçon de belle humeur, gai, dispos et souple, et d'avoir vingt ans pour s'appeler aujourd'hui Manuel de Godoi et demain Prince de la Paix.

—Juan Antonio sera gouverneur de Madrid, dit le duc.

—Et ce jour-là, qui ne peut et ne doit pas tarder dans notre intérêt commun, le duc de Balboa fera l'honneur au gouverneur de Madrid de demander pour lui, en l'absence de son père, qui sera en Orient ou ailleurs, la main de la fille adoptive de sir Richard Stone.

IX.—LE PACTE

Le duc n'avait pas répondu aux dernières paroles de l'ancien intendant. Les mains derrière le dos, il se promenait de long en large à grands pas dans la pièce, s'arrêtant fréquemment et frappant le parquet du pied avec un emportement qu'il avait peine à dissimuler. Son âme s'égarait dans un trouble où le regret avait plus de place que le remords. Elle se débattait dans la réalité opiniâtre que le succès et l'impunité avaient, pendant longtemps, couverte de fleur pour lui, mais qui, envisagée comme il le faisait maintenant, n'étaient qu'un gouffre où pouvaient, en un jour, en une heure, sombrer son honneur, son nom, sa fortune et ce qui lui était plus cher que cela, l'affection de sa fille.

Les orages de sa jeunesse lui revenaient à l'esprit tumultueusement, et les actes indécis commis dans le passé lointain où il rejetait les expédients d'une vie désordonnée sur l'empire des circonstances, lui apparaissaient, maintenant que sa raison était froide, comme des forfaits. Il sentait bruire dans ses oreilles des sons de deuil qui, à mesure qu'il s'évertuait à ne pas les entendre, devenaient plus distincts. Il y avait comme une pointe aiguë qui lui entra lentement dans la poitrine et dont la blessure s'agrandissait en même temps que l'aiguillon se rapprochait du cœur, s'enfonçant davantage sous l'effort inutile qu'il faisait pour l'arracher.

Cependant, la douleur qui l'obsédait ainsi n'était pas celle d'une conscience bourelée. Aucune pensée de repentir n'assaillait son esprit. Comme beaucoup d'hommes pour qui la morale est variable, le sentiment s'était émoussé en lui à l'âge où les entraînements de la passion n'écourent souvent que les conseils de la jouissance et brisent les barrières que leur oppose le devoir.

Dans cette première époque, maintenant éloignée de son existence alors sans but, il avait tout sacrifié sans se préoccuper d'un avenir qui était aujourd'hui le présent.

Parti d'Espagne à vingt ans, quand il n'y connaissait d'autre perspective que le désaveu d'un cadet de famille opulente, réduit à couvoiter un titre et des biens qui revenaient de droit à sa nièce, il avait en peu de temps dépensé et surtout perdu la part restreinte de son patrimoine; puis il avait éprouvé la générosité de son frère dom Pèdre; et lorsque l'heure était arrivée où il s'était trouvé les mains vides, il avait rencontré Pablo Gracia, espagnol comme lui, et avait eu recours à ses services, espérant que le jeu réparerait à lui seul l'improbable mise en œuvre pour corriger les déceptions de la fortune.

Plus tard, lorsque sa réconciliation avec dom Pèdre lui avait rendu la possibilité de rentrer dans son pays natal et, grâce à l'illustration de sa famille, lui avait ouvert la carrière politique, il avait changé de conduite et s'était acquis par des actes publics une haute considération. Pour tout le monde dans cette seconde période de sa vie, il avait montré les grandes qualités qui inspirent le respect et la confiance: l'intégrité, la sévérité des principes, le dévouement aux intérêts dont il avait charge. Dom Pèdre lui-même, qui d'ailleurs n'avait connu ses écarts de jeunesse que par les embarras d'argent, avait mis en oubli ces erreurs, bien des fois trop facilement attribuées par les complaisances de famille aux premières fougues du tempérament.

Un seul homme au monde aurait pu arracher à don Alexandre de Balboa l'impénétrable masque qu'il gardait pour tous. Cet homme était Pablo Gracia. Mais l'ancien associé de sir Richard n'aurait fait en révélant la fausseté de son complice d'autre fois qu'attirer sur lui-même les regards de la justice avec laquelle il aurait eu, dans ce cas, un terrible compte à régler. D'ailleurs Pablo avait été plus tard remboursé, en principal et intérêts, de toutes les sommes qu'il avait prêtées. Don Alexandre avait pris ce soin, dès que ses ressources le lui avaient permis, et le duc se serait plongé dans une absolue quiétude, s'il n'y avait eu entre lui et Pablo un autre secret, rivant désormais leur destinée l'une à l'autre.

Cet homme de bas étage, vil, grossier, voleur, assassin, était maintenant son égal, ou plutôt c'était lui, le grand d'Espagne, le futur ministre et président du conseil, qui était à la merci de cet être abjet et s'était volontairement abaissé à son niveau ignoble. Tous deux avaient ensemble empoisonné Térésa de Balboa: Pablo en conseillant le crime et en s'en faisant l'instrument, don Alexandre en le laissant perpétrer sous ses yeux et dans son intérêt. Et ce crime odieux, prémédité avec une âpre persistance pendant des années, accompli avec la scélératesse la plus cauteleuse, accompagné d'un vol d'enfants et vraisemblablement d'un triple assassinat, avait servi à satisfaire l'ambition du duc.

Donc ces deux hommes, étaient attachés perpétuellement à une même chaîne dont pas un anneau ne pouvait se rompre, que Pablo pouvait quand il le voudrait, resserrer encore davantage, et qui, demain pouvait se changer en une chaîne de fer forgé.

C'était cette chaîne dont le duc entendait en ce moment à ses oreilles le cliquetis insupportable et qu'il lui était impossible de briser.

Seize ans et demi s'étaient, à la vérité, écoulés depuis la mort de don Pèdre et pendant ces seize années le silence, gardien immuable du tombeau, avait jeté sur ces lugubres événements un voile d'oubli devenu si épais que le duc était sûr qu'aucune main ne viendrait plus le soulever. Seize ans d'impunité absolue lui avaient donné la sécurité qui endort les consciences sans remords.

Tout à coup, dans ce ciel si longtemps serein apparaissaient trois points noirs: sir Richard Stone était à Madrid, Anita aimait Horace et l'administrateur du château de Balboa annonçait la résurrection de Genaro, que l'on croyait mort depuis tant d'années. De quelles complications cette triple coïncidence était-elle le présage et, si elle annonçait la tempête, comment empêcher celle-ci d'éclater?

Don Alexandre avait vécu tant d'années dans

cette placidité secondée par son éloignement volontaire de Dieu que le langage de Pablo Garcia, réveillant brutalement dans son âme les échos endormis du passé l'importunait. Aussi avait-il hâte de mettre fin à cette conversation où l'intendant, sans vouloir se rendre compte de la répugnance excitée par sa société inévitable, avait froissé toutes les susceptibilités d'un maître hautain, à qui il avait, sans réplique possible, dicté sa volonté.

Le duc, jetant un regard de mépris sur cet homme qu'il exécrait, s'était enfin arrêté devant lui et, croisant les bras, lui avait demandé avec humeur :

—Qu'avez-vous fait de Genaro?

—C'est un coquin subtil et dangereux, répondit Pablo en prenant un air grave. S'il le peut, il nous mettra le pied sur la gorge. Il a contre vous encore plus que contre moi une haine féroce qu'il assouvirait s'il en trouvait l'occasion.

—Que veut-il?

—Il se plaint d'avoir fait quinze ou seize ans de baigne à Ceuta.

—Cela ne me regarde pas.

—Sans doute. Il a commis plusieurs faux, on l'a condamné aux travaux forcés. En feuilletant son passé, on aurait pu le pendre.

—Et on aurait bien fait.

—Ce n'est pas son avis, et il prétend que vous l'avez abandonné.

—Moi?

—Il est certain qu'il vous avait rendu des services en vous débarrassant de la femme du docteur Herbin et de ses enfants.

—Vous seul avez eu affaire à lui. Vous seul avez à prendre la responsabilité des instructions que vous lui avez données.

Pablo Garcia eut un sourire.

—Monsieur le duc ne songe pas, je pense, dit-il avec ironie, à faire un départ de responsabilité. Mais là n'est pas la question. Genaro nous a servi d'instrument; il eut été juste qu'on le payât au moins de reconnaissance.

—Vous m'avez dit qu'il avait disparu.

—C'était vrai, puisqu'il était à Ceuta, seulement il est convaincu que nous avons, vous et moi, eu connaissance de cette condamnation et il vous garde rancune de ne pas avoir intercédé pour lui avant ou après.

—C'est bien; si vous lui avez promis de l'argent autrefois, et s'il ne l'a pas encore reçu, donnez-le lui sur-le-champ.

—Monsieur le duc doit savoir qu'il est toujours périlleux de réchauffer une vipère dans son sein et que, lorsqu'on a eu ce tort, il n'y a qu'un seul moyen de le réparer...

—Lequel?

—C'est d'écraser la vipère. Que monsieur le duc ne s'inquiète donc pas outre mesure de cet homme. S'il nous gêne...

—Que ferez-vous?

—Je le tuerais.

Pablo avait prononcé ces paroles sinistres lentement, d'un son vibrant, comme fait une hache qui tombe sur une tête.

Le duc enfoua son regard dans les yeux de l'intendant et, avec une sorte de colère pleine de dégoût :

—Non, dit-il, assez de crimes.

Pablo Garcia se mit à rire.

—Monsieur le duc, reprit-il avec calme, oublie qu'on ne s'arrête pas comme et quand on veut lorsqu'on a mis le pied sur une pente. Beaucoup, en dépit de leurs efforts, roulent jusqu'au bas. Notre position est trop avantageuse pour la risquer aujourd'hui en respectant un obstacle.

Don Alexandre eut un frémissement. Il lui semblait voir un sillage de sang humain versé par lui. Tout son être bondissait enfin vers ce scélérat qu'il aurait voulu chasser de sa présence et qu'il était contraint de laisser développer cyniquement une théorie à laquelle il ne pouvait plus lui-même se soustraire.

Cependant le duc se tut et une pâleur livide couvrit ses traits.

—Ce Genaro ne parlera point si l'on achète son silence au prix qu'il en exige, dit-il après une longue réflexion.

—Le baigne lui a donné encore plus de vices qu'il n'en avait, reprit Pablo, et les circonstances